

Quatre récits autour de la machine

La machinerie

Intro

Dans le district 19, un jeune garçon sort de la maison appartenant au Coron 72. Un dernier signe de la main pour quitter sa mère. Il voudrait qu'elle se sente rassurée, après tout il ne s'agit là que d'une chose très banale. Douze ans, l'âge de la première affectation. Le temps est clément, le soleil balaie l'horizon. Une poignée de nuages s'accumule sur les contreforts du Brabant. Une belle verdure habille les collines. Mais voilà, Il lui faut quitter la vallée par l'express régional. Lucien est un peu en avance. Il s'assoit sur le banc et ne résiste pas à l'envie de croquer un bout de son sandwich. Il a été préparé par sa mère au petit matin et l'odeur du lard est appétissante à souhait. Une bouchée et il le range. Puis le ressort aussitôt pour une deuxième, mais pas plus. Au final, le sandwich a réduit de moitié. C'est le moment où passe Gabrielle, elle lui fait un signe de la main. Sa robe lui donne belle allure, elle aime la faire virevolter. Elle exécute un magistral tour sur elle-même et file vers le bas du Coron où l'attendent sa mère et sa tante.

Au milieu de vapeurs dues à la décélération du convoi, apparait le locomoteur. Un vrombissement assourdissant envahit la petite station de récupération. Le collecteur sort sur le côté, Lucien hésite, il a raison, une plaque supplémentaire arrive jusqu'à lui. Encore quelques secondes, cette fois, il faut y aller. Lucien fait un pas en avant, le temps que le convoi se contracte pour compenser le temps de stabilisation, le garçon se retrouve en place de transport avec les marchandises. Le froid est vif, il remonte son col, abaisse sa casquette, resserre son écharpe et enfouit son menton dans le col du pardessus. La décompression est brutale, ses oreilles se bouchent et se mettent à siffler. Il n'a pas la chance d'être en classe voyageurs où les effets dus à l'accélération sont atténués par des soufflets à compression.

Assoupi sur son strapontin, Lucien ne voit pas la transformation du paysage. La disparation progressive des champs, les forêts de plus en plus clairsemées, l'absence d'animaux d'élevage ou encore, les différents Corons, de plus en plus semblables à de petits groupements de champignons, agglutinés là, comme pour se tenir chaud. Les dévidoirs et les rigoles pour piéger les vents violents qui sévissent en période humide, se multiplient. On approche du District. Au loin, un bon œil devine les immenses bâtisses industrielles ainsi que les tours gigantesques qui abritent les bureaux. De l'endroit où se trouve le convoi, en attente d'accréditation, le District a l'aspect d'une maquette. Il s'étend à l'Orient, jusqu'aux accès portuaires qui lézardent le sol de nombreuses saignées. Sur la partie septentrionale, les entrepôts courent à perte de vue. Lucien vient d'ouvrir les yeux. Il découvre ce tableau industriel sur l'écran de contact affichant une image de l'extérieur. Sa bouche forme un o tout rond. Son imagination est dépassée par la réalité. L'Express Régional repart lentement, puis accélère progressivement pour atteindre la vitesse d'approche. Très vite ce qui avait l'apparence d'une maquette prend la forme d'une mégalopole tentaculaire. Les déflecteurs s'abaissent et libèrent la vue sur l'extérieur. L'écran s'éteint, il n'est plus d'aucune utilité. La lumière irradie brusquement l'intérieur. Lucien, repousse sa casquette en arrière et déboutonne sa parka. La chaleur est de retour. Personne d'autre que lui n'occupe les strapontins à disposition. Ils sont là pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir une place en classe voyageurs.

En quelques minutes, les bâtisses dévoilent leur gigantisme sous un ciel épais. Le brouillard fabriqué par ce monde industriel forme un dôme au-dessus du District. L'Express s'engouffre dans un des nombreux accès. Une nuit artificielle inonde l'habitable. Elle dure quelques secondes, puis c'est une lumière violente, le temps de traverser une déserte locale. Lucien est abasourdi par ces

flashes qui alternent avec l'absence totale de lumière. Il a fermé les yeux et a baissé sa casquette sur l'avant de son front. Même ainsi, les flashes continuent d'agresser violemment l'œil. Enfin, au bout de longues minutes, un éclairage plus doux prend possession du compartiment pendant que le convoi se stabilise en gare périphérique. Un message apparaît sur l'écran de contrôle pour signifier à Lucien qu'il a à peine cinq minutes pour quitter le compartiment et se rendre sur le quai. Le portique d'accès libère un passage. Lucien s'engage sur la passerelle métallique, il doit ralentir le temps du contrôle, puis il reprend sa marche rapide.

Sur le quai, trois personnes gagnent des entrées différentes. Lucien vérifie sur son billet, puis s'engage à son tour dans l'un des portiques. Il suit un homme de grande taille. Au bout du long couloir un portail automatique libère l'accès au Tube. Ils montent tous les deux à bord. A l'intérieur, très peu de monde, quelques travailleurs attendent leur dessert. Tout comme Lucien, ils se rendent au port industriel de l'usine Méta Prod qui fait partie du conglomérat des aciéries réunies. Arrivé à destination, il quitte son comportement. A peine sur ce nouveau quai, le petit Lucien est emporté par un flot d'ouvriers déboulant de toute part.

- Tu viens pour la première fois ?

Lucien observe l'homme à ses côtés, puis opine de la tête. Il est trop occupé à gober des yeux les immenses tuyères qui crachent une fumée blanche. Elles forment des volutes épaisses projetées vers le ciel.

- Je m'appelle Sakoro. Tu dois être le mécano affecté à la nouvelle machine que nous venons de recevoir.

L'homme prend l'ordre d'affectation que Lucien tient à la main. Le parcourt rapidement et ajoute :
Tu vois le gars là-bas ?

Lucien fait un signe de la tête pour confirmer.

- C'est le contremaître, adresse-toi à lui. Tu dis, monsieur le contremaître, compris ?

Nouvel acquiescement.

- T'es pas causant l'ami... dit l'homme tout en gagnant son poste de production.

Lucien emprunte le couloir sécurisé qui traverse l'usine en passant au milieu de machines toutes plus impressionnantes les unes que les autres. Une fois à hauteur du contremaître, il s'arrête et attend. Le contremaître ne l'a pas remarqué et continue à dispenser ses conseils techniques pour la régulation de la chaudière. C'est le gars à qui il s'adresse qui fait un petit signe discret de la tête pour indiquer qu'il y a quelqu'un planté là. Le contremaître se tourne vers Lucien, il le regarde de haut en bas, comme il estimerait une marchandise. Il s'empare de la lettre de mission. Après une lecture rapide, il prend congé de celui avec qui il parlait et fait signe à Lucien de le suivre. Ils traversent à nouveau l'atelier et s'arrêtent devant une machine flambant neuve.

- Tu sais lire ?

- Oui monsieur... le contremaître.

- Et tu connais les graduations avec décimales ? Parfait. Ici tu es mécano et ton travail est simple, t'assurer que la machine fonctionne parfaitement. Pas de surpression, pas de crissement ni de couinement. Tu as quatre manomètres à ta disposition, ils doivent rester entre 2,5 et 2.8. Chaque mano est couplé à une vanne. Quand tu visses, plus de pression et quand tu dévisses moins de pression. Capito ?

Lucien opine de la tête.

- Tu as en charge aussi 5 niveaux. Il faut les vérifier. Il y en a trois pour l'huile et deux pour l'eau de refroidissement. Ici, tu as un jerrican pour l'approvisionnement en eau. Il doit être toujours plein. Ici, sur ta droite, tu as une arrivée d'eau. Les bidons d'huile, eux, te sont livrés par un appareteur. Voilà ! Maintenant tu sais tout, allez hop au boulot !

Le contremaître se place au garde-à-vous et observe son apprenti avec attention. Mais très vite, il s'agite et distribue ordres et contrordres avec force coup de pieds au cul pour activer la compréhension du mécano. La formation accélérée dure une heure après laquelle Lucien est laissé seul face à sa machine. On lui place un lit de camp attendant pour les nuits. Son premier repas est servi à 13 heures à la cantine ouvrière. I/2 heure de pause tout compris et à nouveau, surveillance de la machine. Lucien court à droite, puis à gauche, s'affole dès que le moindre bruit se fait entendre. Toute la difficulté est d'identifier les couinements ou les grincements pour les associer au manomètre qui correspond. Tout au long de la journée, il se fait hurler dessus par le contremaître qui n'a qu'une peur, que la machine grippe, produisant une rupture dans la ligne de production.

La fin de la journée ne tarde pas à arriver. Vers cinq heures, Lucien s'éponge le front, il est épuisé, nerveusement. Il vient à peine de finir le remplissage de l'huile qui alimente la partie transmission du bloc moteur numéro 4 lorsqu'il réalise la présence d'un homme. D'une stature imposante, en costume d'apparat, képi sur le crâne, épaulettes et médailles. Il est placé derrière le contremaître qui hurle et tempête contre le mécano. Ce dernier est sur le point de lui tirer un énième coup de pied bien placé lorsque l'homme prend la parole. Sa voix est douce, agréable, il n'a pas besoin de hausser le ton. Immédiatement le contremaître s'efface, fait une courbette pour saluer le Contre-amiral.

- Quel votre nom mon ami ? questionne l'homme, dans son habit étincelant.

Lucien indiqua son nom tout en regardant, inquiet, du côté du contremaître.

- Je vois que vous avez des soucis avec les réglages. Savez-vous que sous la rotative il y a une trappe d'accès qui permet d'affiner le réglage de la culasse d'appoint ? Cela vous simplifiera la vie ? Enfin, si cela s'avère nécessaire, n'est-ce pas ? ajoute le Contre-Amiral, cette fois en direction du contremaître. Le pauvre homme est rouge comme une pivoine. Il hoche la tête de haut en bas comme les petits animaux en plastique qui décorent les étagères.

Les deux hommes s'éloignent. Lucien reste songeur. Puis il se dirige vers les manomètres pour effectuer une dernière vérification.

C'est le soir. Lucien rejoint les autres ouvriers à la cantine.

Développé

Lucien cligne des yeux. La nuit a été trop courte et il a mal dormi. Un mauvais rêve est venu hanter son sommeil. La belle Gabrielle faisait virevolter sa robe rose, il découvrait ainsi que son amie avait des jambes mécaniques. Il remarqua la présence de jauges. Il fallait se dépêcher de compléter les niveaux à l'aide d'une burette. Par malheur, le bec verseur était beaucoup trop gros.

A peine a-t-il fini son petit déjeuner composé d'une tranche de pain, d'un petit pot de confiture, une barquette de beurre et un fruit, que la machine se rappelle à lui. Un vacarme épouvantable retentit couvrant un temps le brouhaha de la cantine. Les ouvriers se tournent vers Lucien, histoire de vérifier que le petit mécano quitte bien la tablée pour rejoindre son poste. Lucien déglutit pour faire descendre plus rapidement la bouchée de pain qu'il a avalée, puis, aussitôt ajoute le dernier morceau. Il s'essuie rapidement les mains et part au pas de course rejoindre sa machine.

Une fois sur place, il passe directement sous l'embigliamento pour gagner du temps. Le manomètre du compresseur hydraulique est dans le rouge. En courant vers la jauge qui est au plus, Lucien saisit un bidon d'huile. Le bidon entier est nécessaire. Maintenant, il faut effectuer un nouveau réglage de l'embigliamento, un calage s'impose. Heureusement, l'officier de quart lui a enseigné cette technique sans quoi il aurait dû faire appel au contremaître. Un autre bruit se produit, plus sourd, mais plus intense. Sakoro qui a tout observé a pitié du mécano. Il quitte son poste après avoir vérifié qu'il est suffisamment approvisionné. Près de la machine où s'échine l'apprenti, il s'accroupit et observe le mouvement rotatif avec lui. Lucien est heureux de recevoir l'aide de son ami. Tous les deux ont développé une relation solide en se côtoyant à la cantine et dans l'Express Régional.

- C'est le balourd du volant d'inertie, il a pris du retard. Tu dois reprendre sur l'entraxe et réaligner les culbuteurs.

Sakoro repart aussi vite qu'il est venu, il arrive juste à temps pour effectuer un approvisionnement. A cause de la nouvelle Prod, les cadences sont infernales. Pendant ce temps, le sol tremble à chaque passage de bielle. L'onde de choc se répand à travers toute l'usine. Tous continuent de s'affairer à leur machine, mais tous sont inquiets. Ils n'osent imaginer ce qui pourrait arriver si le décalage s'accroissait encore. Le pilon du tampon descend avec trop puissance et au lieu de frôler la table d'assemblage, maintenant il la percute. L'onde produite amplifie le choc sur le sol, s'ajoutant au bruit sourd qui maintenant, résonne bien au-delà de l'usine Méta Prod.

A l'autre bout de l'allée centrale on entend le contremaître hurler. Il arrive au pas de course.

- Mais qui est-ce qui m'a fichu un empoté pareil !

Les ouvriers rentrent la tête dans les épaules et redoublent d'activité pour échapper à la vindicte de leur chef.

- Allez, bouge-toi ! Prends la clef de 12, imbécile !

Lucien sait bien qu'il faut la clef de 12, d'ailleurs elle est déjà dans sa poche arrière.

- Un quart de tour à droite et deux tours à gauche !

Cette injonction est inutile, il était sur le point d'agir. Mais il n'en dit rien et se concentre sur sa tâche.

- La jauge nom d'une pipe ! La jauge et la réserve d'eau, mais qu'est-ce que tu fiches !

Le contremaître est rouge comme une écrevisse et il gesticule en tous sens. Cette agitation décousue, le fait ressembler à un pantin désarticulé. Trop impatient, il s'empare du jerrican et va lui-même le remplir dans la réserve latérale. La machine s'emballe de plus en plus, Lucien ne voit qu'une solution, se glisser sous le ventre du mastodonte pour accéder à la trappe que lui avait désignée le Contre-amiral. D'abord pivoter la poignée, ensuite ôter la vis de sécurité, manœuvrer l'interrupteur et dégager le cache protecteur. Un beau manomètre d'un rouge étincelant est à portée de main. Il a l'avantage de conjuguer plusieurs actions, de synchroniser les mouvements discordants et d'harmoniser les écoulements de fluide. Une simple pression sur le clapet et très vite la machinerie retrouve un allant de bonne qualité, les bruits se transforment en sonorités agréables. Lucien soupire de soulagement tout en émergeant sur le côté droit du l'immense mécanisme.

- Heureusement que j'étais là, sinon on courait à la catastrophe, s'écrie le contremaître son jerrican

encore à la main.

Lucien est sur le point d'évoquer la façon dont il est intervenu de son côté, mais à peine ouvre-t-il la bouche, que le contremaître lui coupe la chique.

- Je le crois pas ! Tu es allé fouiner dans la trappe. Crétin, idiot. Inconscient. Il est sur le point de lui asséner un terrible coup de pied au cul, mais voyant que le Contre-amiral est dans les parages, il préfère aller le rejoindre.

- Tu ne perds rien pour attendre, petit abruti !

Lucien s'éponge le front. La pendule aux dimensions impressionnantes, fixée à plusieurs dizaines de mètres sur l'armature métallique de l'usine, indique 13 heures. Lorsque Lucien passe devant les ouvriers finissant leur tâche avant de gagner eux aussi, la cantine, il se sent observé, admiré peut-être. Lui-même, a l'impression d'être plus fort. Lorsque Sakoro rejoint son ami, il est de constate, étonné, qu'il a maintenant la stature d'un homme. Sa musculature est saillante. Lucien, de son côté, se sent plus sûr de lui. Il sait qu'il a l'œil pour repérer la moindre défaillance, son ouïe s'est affinée, il perçoit mieux les petits murmures qui annoncent les réglages imprécis. Il a fière allure. Il se redresse, la tête haute, il remonte tranquillement l'allée principale.

Plénitude

Makarenko, maintenant tout le monde l'appelle par son nom de famille. Dans ce monde ouvrier, c'est un signe de respectabilité. Donc, Makarenko se prépare à prendre ses fonctions. Il arrive de son Coron où il s'est marié avec Manon, l'amie de Gabrielle. Gabrielle, la pauvre, a dû quitter le Coron 72, elle est allée en ville pour y trouver un travail. Quand on parle d'elle, on demande souvent « Comment va la gamine ? » avec un ton enjoué. Tout le monde fait semblant de ne pas savoir. Savoir que de travail, il n'y en a plus. Le seul qu'on trouve au District, c'est celui de prostituée. Mais tout le monde continue de faire semblant et quand on croise sa mère, on la salue et on s'inquiète de la santé de sa fille. Car on sait bien que dans le District, il y a les fumées épaisses, suffocantes qui provoquent une toux rauque et les yeux rouges. Sauf pour ceux qui ont la chance de travailler sous filtrage atmosphérique.

Manon a donné naissance à une fille puisque c'est une année impaire. Makarenko a l'impression que c'était hier. Il a du mal à se convaincre que son mariage n'a pas eu lieu le mois dernier. Il prend le temps d'embrasser la photo de sa femme, celle qu'il a accrochée sur la porte de son casier, puis il enfle son bleu de travail. Maintenant, il a « le » bleu des ouvriers. Finies la salopette grise et la chemise en toile orange. Une fois habillé, il fait le tour de la machinerie. L'ensemble ronronne à merveille. Il y a tout de même un léger cliquetis du côté de l'embrayage électromagnétique. Clef de 5, un dixième de tour. Makarenko ne bouge plus. Immobile, il est attentif. Toute sa concentration est focalisée sur les sonorités. Satisfait, il repose sa clef. Il n'a pas remarqué la présence de Sakoro qui attend, les bras le long du corps. Makarenko se redresse. Il salue son ami en portant deux doigts à sa casquette et attend.

- Comment va la petite dernière, questionne Sakoro.

- Très bien, tu verrais sa petite trogne...

Mais Makarenko serait bien incapable de décrire cette « petite trogne ». S'il fermait simplement les yeux, il n'arriverait même pas à l'imaginer.

Sakoro a pris un coup de vieux, son dos est voûté et il est moins alerte. De plus, il devient sourd. Debout face à lui, Makarenko attend.

- Tu pourrais jeter un œil à la courroie du Suiveur, je crois qu'il y a trop de jeu.

Oui répond Makarenko et il s'apprête à suivre son ami. Mais il ne le fera pas : le contremaître arrive d'un pas rapide, l'œil mauvais.

- Laisse, on verra ça plus tard, Sakoro se dépêche de regagner son poste de travail.

- Qu'est-ce qu'il fout ici celui-là ! hurle le contremaître en parlant du pauvre Sakoro qui s'en va pour tenter de régler sa courroie. Au lieu de tailler la bavette, tu ferais mieux de t'occuper de ta machine, les rendements ne sont pas bons, on va augmenter les cadences, moralité : bouchées doubles.

Le contremaître n'a pas fini sa phrase qu'il abaisse la manette du Chadburn en position basse, augmentant ainsi la cadence de production d'un huitième de round par tour. La machine encaisse la secousse, l'arbre de transmission subit une torsion équivalente à un huitième de secteur angulaire. Makarenko a tout juste le temps de fixer son attention sur le manomètre principal. La surchauffe n'est pas loin.

- Ajoute de l'eau nom d'un chien, mais qui est-ce qui m'a concocté un tel manche ?

Le contremaître est déjà en train de compléter les niveaux d'huile sous le regard exaspéré de Makarenko.

- Au lieu de m'observer, va donc contrôler le réglage inertiel du gyroscope, il bat de l'aile.

Il avait anticipé le problème, son tournevis de précision est dans sa poche arrière, il n'a qu'à s'en saisir pour effectuer un petit quart de tour sur la vis principale et un dixième de tour sur le tore micrométrique. Malgré cela la machine s'emballe. Makarenko se jette sous le ventre de la bête, ouvre la trappe, malgré les protestations du contremaître. Le manomètre, toujours étincelant, d'un rouge encore plus vif semble réclamer une intervention. Le mécano réduit la pression, puis par la trappe s'extrait du compartiment. Tout de suite il comprend que ça n'a rien arrangé. Au contraire, le

gyroscope est parti en vrille et le pilon menace de traverser le socle d'emboutissage. Le contremaître, écarlate, hurle des ordres qui se contredisent les uns les autres jusqu'au moment où il découvre la présence du Contre-amiral. Il est là, arrivé de nulle part, silencieux, les mains dans le dos.

- On dirait que tout ne va pas pour le mieux mon ami ?

En effet, tout ne va pas pour le mieux. La machine s'est encore emballée. L'ensemble de la ligne de Prod arrive au point de rupture. Tous les ouvriers tentent de pallier les différentes perturbations qui s'enchaînent. Ils sentent bien que l'acheminement des matières premières atteint le seuil de tolérance.

Le Contre-amiral ne semble pas le moins du monde affecté par la catastrophe qui menace. Il ajuste ses médailles, époussette ses épaulettes, rectifie la position de son képi. Au bout d'un temps qui semble infiniment long, il pointe du doigt un élément placé sous l'embiellage secondaire. Makarenko s'approche et découvre une nouvelle trappe qu'il n'avait, jusque là, jamais remarquée. Le Contre-amiral sourit, fait un petit signe de tête, puis s'éclipse, suivi du contremaître qui trotte derrière lui. Pendant ce temps Makarenko a ouvert l'accès, s'y est glissé jusqu'à mi-ventre. Deux manettes aux pommeaux dorés émergent de l'ouverture donnant sur l'intérieur de la machine. Makarenko dans un seul regard appréhende échappements, roues dentées, pignons, cardan et vis sans fin. Les déplacements asynchrones exercent sur lui une influence hypnotique. Ce n'est qu'au bout de longues secondes qu'il se rappelle l'urgence de la situation. Nullement inquiet, il est d'un calme absolu, il sait précisément ce qu'il doit faire. Il avance l'une des manettes vers lui puis décale l'autre sur la droite, légèrement.

La machine s'apaise, se calme. A l'unisson de son nouveau souffle, tout le monde respire. La catastrophe vient d'être évitée, de justesse.

Au-dessus du portail gigantesque, la pendule démesurée marque 19 heures. C'est, l'heure d'arrêter de cesser le travail. Sakoro s'approche.

- Tu y vas maintenant ?

- Non, je vais prendre deux minutes pour affiner un ou deux réglages et j'arrive.

Sakoro devine que son ami ne viendra pas à la cantine partager le repas des ouvriers. Alors il lui apportera une portion qu'il aura placée au préalable dans une gamelle en fer blanc. Celle à compartiments. Sur le côté du moteur principal se trouve un réservoir d'eau très chaude que les ouvriers utilisent pour réchauffer leur repas quand ils sont hors délais et qu'ils n'ont pas le temps de se poser. Sakoro a appris avec une certaine tristesse que Makarenko a installé récemment une petite tablette rétractable. Il l'a extrait du côté de la machinerie. Il a aussi récupéré une chaise dans la salle commune, ainsi il s'est fabriqué un coin repas personnel.

Glissement.

L'usine Méta Prod tourne à sa vitesse de croisière, le ronronnement des machines est agréable à entendre. Chaque ouvrier est à son poste, mais peut aisément vaquer à ses occupations. Ainsi, Sakoro peut quitter l'emboutissage où il a été affecté récemment. La sueur perle sous son bonnet en laine, il se gratte la tête tout en rajustant sa coiffe. Les nouvelles perceuses sont arrivées. Pour l'occasion on a ouvert le grand portail, les pistons hydrauliques sont entrés en action afin de dégager les deux battants en acier d'une hauteur impressionnante. La lumière du ciel a pu pénétrer pour une rare fois dans l'immense bâtisse qui abrite le groupement de production. Sakoro repense à toute la manœuvre, l'acheminement des gigantesques blocs moteur, les accouplements d'entraînement, le transport de l'immense arbre de transmission dont la longueur équivaut à celle de l'usine. « Lorsque l'on va lancer la première machine en début de chaîne, la dernière ne démarrera avec un retard de deux tours dû à la torsions de l'arbre alors lancé à pleine puissance ! » Il entend encore résonner les paroles du Contre-amiral, en grande tenue d'apparat, escorté d'aréopage de hauts fonctionnaires, tous venus à la rencontre du monde industriel. Sakoro a un peu de mal à se repérer dans les entrelacs des voies de circulation. Il se fait klaxonner par un convoi de livraison. Très vite il se range sur le côté. Il a oublié la nouvelle signalisation des accès. Orange véhicules lourds, vert, véhicules légers, mauve pour les chariots non automatisés et... Il cherche la couleur pour les déplacements des piétons...

- Hé pépé ! La ligne verte, c'est fait pourquoi...

Vert, c'est bien la couleur qu'il cherchait. Il distingue à peine la suite de paroles lancées par le conducteur. Secteur 8, écrit en gros sur l'une des poutrelles métalliques, lui rappelle qu'il n'est pas très loin. Son ancien lieu de travail est là. Ainsi il peut se repérer. Le gars au cuivrage est toujours au même poste, il le salue d'un geste de la main. Le gars lui répond d'un signe de tête, mais l'a-t-il seulement reconnu ?

- Salut Sako !

Si, il l'a bien reconnu. Sakoro est sur le point d'aller le rejoindre, mais en voyant un arrivage de pièces il sait que son collègue n'aura pas le loisir de lui parler. Il poursuit son chemin jusqu'au secteur 23. La logique de cette distribution de numéros a toujours échappé à Sakoro, mais au moins il sait qu'il est au bon endroit. En effet, il découvre bientôt la machine de Makarenko. Il est étonné, car celle-ci a perdu de son gigantisme. Elle paraît même petite au milieu des autres. Il cherche des yeux son ami le mécano. Ne le trouvant pas, il fait le tour en passant sous le bloc de la motrice. Son ouïe n'est plus très fine, mais il est certain d'une chose, la machinerie tourne comme une horloge. Pas une seule vibration insolite. Les bielles coulisent parfaitement dans leur logement, le système en X des pistons entraîne toute la série de clavettes en produisant une petite musique agréable. Ne voyant pas son ami, Sakoro se décide à l'appeler. Il renouvelle plusieurs fois son appel, sans plus de résultat. Un gars est occupé sur une machine adjacente, il s'approche.

- Est-ce que Makarenko est déjà parti à la cantine ?

- Qui ça ?

- Makarenko, le mécano de cette ligne de production, là.

- Non, ça m'étonnerait, la cantine n'est pas encore ouverte. Redis-moi son nom à ton pote ?

- Makarenko, Lucien Makarenko.

- Connaît pas.

Le gras prend le temps de jeter un œil à la machine de Makarenko.

- A mon avis ton type de doit pas être bien loin, parce que je vois l'aiguille d'approvisionnement qui monte et elle ne monte pas toute seule.

Sakoro retourne près du bloc moteur arrière, repasse sous l'embellage, il se baisse et découvre une trappe qui est abaissée.

- Makarenko, tu es là ?

Un gars s'extirpe des entrailles de l'animal mécanique. Il a dans chaque main un bidon d'huile. En réalité, il n'a pas entendu qu'on l'appelait, il ressortait juste pour passer dans l'autre compartiment.

- Sakoro qu'est-ce que tu fais ici ? Ah ! Tu viens pour la courroie du Suiteur, excuse-moi ça m'était sorti de l'esprit, je finis le réglage des culbuteurs et je suis à toi.

Très surpris Sakoro essaye de lui expliquer qu'il n'est plus affecté à ce type de production depuis longtemps, mais Makarenko n'écoute pas vraiment. Il se tourne régulièrement comme pour vérifier quelque chose.

- Tant mieux, si la courroie a repris une bonne tension, c'est que les ressorts de rappel ont fonctionné à nouveau. Il faudra juste les graisser un peu. Bon je te laisse deux minutes et je reviens. Bouge pas.

En effet au bout d'un petit moment, Makarenko réapparaît, il a un jeu de clefs dans une main, un autre dans la poche de son bleu de travail et il tient entre les lèvres une petite vis à métaux.

- Alors que veux-tu finalement, j'ai pas bien compris ce que tu me demandais.

- Rien, je venais prendre des nouvelles. Comment va Manon ?

- Qui ça ? Ah Manon, elle va bien. Nous avons eu un garçon... Heu, attends...

Sakoro s'écarte pour laisser passer son ami, qui se dirige vers son casier et revient avec une photo. Il la retourne, la lit et s'écrie « Lentier ! c'est Lentier son prénom. Regarde sa bouille, là, à côté de sa sœur. Tu as vu comme elle a grandi.

Sakoro est sur le point de demander le prénom de la fille de Makarenko, mais il se ravise. De toute façon, le mécano ne lui en aurait pas laissé le temps. Il s'est déjà éclipsé pour se glisser sous le volant hydraulique afin d'effectuer un nouveau petit réglage. Sakoro tente un « Au revoir Lucien », n'a pour toute réponse qu'un vague grognement. Il faut bien admettre qu'il y avait comme petit cliquettement discret qui méritait un léger tour de clef. Il est vrai que ça commence avec un petit rien puis ça finit par une avarie sévère, pense-t-il tout en s'éloignant.

- Alors tu l'as trouvé ton copain ?

- On peut dire ça...

- Le livreur de plateaux repas vient de passer, je sais pourquoi je le connais pas ton gars, il ne va plus à la cantine, il préfère manger sur place.

Avant de quitter le secteur 23, Sakoro jette un œil intrigué au plateau repas qui refroidit au pied de la machine qu'il trouve décidément bien plus petite que dans son souvenir. Il réalise qu'il a un petit creux et qu'il est temps de se rendre à la cantine ouvrière.

Conclusif

Avant de quitter définitivement l'usine Méta Prod, Sakoro se rend à la cantine ouvrière pour saluer ses collègues. Chacun se lève pour lui serrer la main chaleureusement. Tout le monde le connaît plus ou moins, soit pour l'avoir croisé avec son chariot de maintenance, soit au moment du repas, soit tout simplement être passé près de lui. Avant de quitter le lieu, il cherche des yeux son ami Makarenko. Il se renseigne, personne n'a le souvenir d'un type originaire du Coron 72 et qui aurait été du secteur 23. Sakoro décide de passer du côté où travaille Makarenko histoire de voir. Heureusement qu'un des gars a fini son repas pour l'accompagner car il ne reconnaît plus rien. De nouvelles machines sont arrivées, on a refait les couleurs et ajouté des balustrades pour éviter les collisions entre les différents modes de transport.

- Tu es arrivé, camarade, mais ici, il n'y plus personne qui travaille. C'est un espace qui est en cours de déblaiement pour accueillir l'autopont transbordeur.

Sakoro salue respectueusement le type qui l'a conduit jusque-là. Il lui faut un certain temps pour se repérer dans le dédale des carcasses de machineries à l'arrêt. Heureusement les anciennes signalisations n'ont pas été effacées. On devine à peine l'inscription sur le pilier métallique, mais ça ne fait aucun doute dans la tête de Sakoro. Il n'est pas loin. Sa première idée est de prêter l'oreille, un bruit, à peine audible, mais la vibration légère ne fait aucun doute, quelque chose est en mouvement. Il place la main sur le sol. Pas de doute, le rythme et la fréquence des heurts correspondent. Sous l'enchevêtrement des poutrelles, le vieil homme se fraie en passage. Un peu plus loin, il contourne un mastodonte qui a basculé sur le côté. Avec d'énormes précautions, il arrive à se glisser entre les amas de ferraille. Enfin, il débouche sur endroit à peu près déblayé. La machine est là. Elle fonctionne à la perfection. La cadence de la motorisation est bonne, l'inertie des volants en fonte est tout à fait synchrone avec le mouvement du pilon qui monte à la verticale avant de se jeter à une vitesse incroyable en direction du tablier stabilisateur. Alors, soudainement, il stoppe sa course d'un coup, à quelques millimètres à peine du soubassement d'acier, pour repartir aussi vite vers le haut pendant que l'autre pilon travaille en sens inverse. Sakoro est impressionné par le travail d'ajustage effectué par son ami Makarenko. Quel chemin parcouru, pense le vieil homme, admiratif. Il se penche pour mieux apercevoir le mécanisme interne de la machine, l'agencement des rouages, le crénelage de la crémaillère, la finesse de la vis sans fin qui vient attraper chacune des dents donnant cette impression étrange que l'ensemble est en mouvement continu vers l'avant alors que rien ne bouge. Le bain d'huile est au niveau optimum et le niveau du liquide de refroidissement ne pourrait pas être ajusté avec plus de précision. Enfin, Sakoro se décide à appeler son ami le mécano. Plusieurs fois il réitère sa demande. Il sait que Makarenko ne répond pas tout de suite. Il passe en revue les différentes trappes qui donnent accès chacune à une partie différente de l'intérieur de la machinerie. Elles sont toutes parfaitement ajustées. Sakoro cherche une poignée, ou bien un écrou, enfin de quoi déverrouiller ces accès. Rien, pas même une encoche avec un loquet.

Sakoro est de retour dans la cantine, il a une idée en tête. La chef de service est encore de faction, elle conditionne les derniers plateaux pour les envoyer au nettoyage.

- Je peux faire quelque chose pour vous ?

Oui, elle peut. Le tableau de service est dans l'office et seul le personnel de la restauration a le droit de s'y rendre. Ce sera la seule faveur demandée par Sakoro. La jeune femme l'accompagne jusqu'au tableau. Il est d'assez grande dimension car il répertorie tous les ouvriers employés dans l'usine Méta Prod avec l'option choisie pour les repas. Ils ne sont pas rangés par ordre alphabétique mais par section et chacune des sections est représentée à la place qu'elle occupe dans l'usine. Sakoro a beaucoup de mal à localiser celle qu'il recherche. La femme s'impatiente.

- Je ne trouve pas la section 23 !

Un regard de compassion, voilà ce que découvre Sakoro sur le visage de cette personne. Elle ne l'appellera pas papi mais c'est tout comme. Elle s'adresse à lui gentiment, avec ce sourire qui veut dire « Hé bien, on perd la tête mon vieux. » Le secteur 23 n'apparaît pas sur le tableau de service, tout simplement parce qu'il n'y a plus personne de répertorié en cet endroit. Sakoro repart intrigué.

Une fois récupéré son maigre baluchon, le vieil homme se dirige vers la sortie. Il regarde une dernière fois l'usine de Méta Prod, elle va lui manquer. Surtout les ouvriers, quand ils s'affairent autour de leur engin, aussi l'odeur de l'huile mélangée à celle de la graisse, quand les métaux s'échauffent. Le bruit enfin. Ce que craint par-dessus tout Sakoro, c'est le silence. Ses tympanes se sont endurcis, ils supportent aisément les crissements, les coups sourds qui martèlent le sol quand les masses s'abattent sur le métal pour plier la tôle et la mettre en forme.

L'express Régional est déjà en gare, il est pile à l'heure prévue. Sakoro aurait aimé profiter encore un peu de son temps dans le District. Une fois dans son compartiment, un compartiment voyageur s'il vous plaît, offert par le siège lui-même, il repense à son ami Makarenko. Serait-il possible qu'il ait été mangé par sa machine, absorbé par elle, intégré au mécanisme ? N'est-il pas surprenant que les trappes d'accès se soient scellées comme la pierre tombale quand elle recouvre le caveau ? Et puis, il a déjà entendu ces histoires racontées par les uns et reprises par les autres. Les ouvriers disparus que l'on dit prisonniers des murs, ou bien ceux que l'on aurait enterrés dans les soubassements de l'usine.

Il lui faut une demi-journée pour regagner son coron, l'un des plus anciens. Sa petite maison est tout au bout du groupement. Il doit remonter la rue principale et passer devant chaque porte d'où chacun sortira pour le saluer et lui proposer d'entrer prendre une chopine. Arrivé devant chez lui, la tête lui tourne, il a trop bu, trop parlé, trop raconté de fois les mêmes histoires, trop distribué les nouvelles de ceux qui sont encore là-bas. La porte refermée, il accroche son manteau à la patère et se déchausse pour ne pas salir l'entrée avec ses godillots crottés. Il s'apprête à gagner le petit salon, son panier de briquettes au bras. Il a dans l'idée d'allumer le fourneau. Sur le sol, une enveloppe timbrée, son nom écrit dessus d'une belle écriture faite à la plume, attire son attention. Il retourne l'enveloppe pour voir qui est l'expéditeur :

Machinerie du secteur 23, amitié à monsieur Sakoro...

La machine à démonter le temps

La pluie se mit à tomber soudain. L'eau se fracassait sur les carreaux du labo, mais aucune des quatre personnes présentes ne s'en souciaient. Sacha fut le premier à rompre le silence.

- Michel, lâche ton ordi et viens avec nous, c'est l'heure de la grand-messe.

- Merde ! J'ai encore un travail monstre à abattre, y a pas moyen d'échapper à la réunion, pour une fois ?

Magali avait l'habitude de leur petit jeu, elle sourit. Elle a cette façon désarmante de couper court aux querelles. Il avait fallu un nouveau chef de service pour remplacer Gambien. Son départ en retraite anticipée tombait à pic. Le groupement du labo était arrivé à la conclusion que ce vieil emmerdeur devait déguerpir. Son unique spécialité consistait à semer la zizanie dans l'équipe de recherche. Lorsque Samuel, le directeur du labo, avait proposé un départ en préretraite et que, contre toute attente, Gambien avait accepté, un « Merci mon Dieu » avait été sur toutes les lèvres. Cependant, Dieu n'était pas seul dans l'affaire ! Samuel avait un peu forcé la main à Gambien en lui mettant sous le nez un rapport avec un joli graphique qui plongeait vers le bas. Magali lui succéda, tout de suite elle fit l'unanimité. Intelligente, sachant parfaitement renforcer la cohésion de l'équipe, elle était le chaînon manquant.

Michel se leva de sa chaise, en bougonnant. Arrivé à hauteur de Sacha, il tenta de relancer la querelle. Sacha se contenta d'opiner du chef tout en enfilant sa blouse et en tendant à Michel la sienne. Le chef manipulation responsable des essais sous atmosphère inerte les attendait à la porte du labo.

- Alors les gars, prêt pour une nouvelle causerie autour de « la machine » dit-il tout en accompagnant les mots « la machine » d'un mouvement des doigts. Une façon aérienne d'ajouter des guillemets soulignant la prononciation appuyée.

- Magali, tu as des infos ? questionna Michel.

- Aucune en ce qui concerne le thème de la réunion, mais je pense qu'il s'agit de débattre une fois de plus, si on agit... ou pas.

Djessou, le manipulateur, soupira. Lui aussi avait pas mal de travail en retard, notamment la rédaction de son rapport sur l'analyse moléculaire du séquençage génétique. Le petit groupe se présenta au portique de sécurité, chacun activa son badge, puis défila devant la reconnaissance vocale.

- Merde à Vauban, dit Michel une fois près de l'appareil.

- Zobi, ajouta Djessou

Magali se contenta de « Magali ». Ils attendirent que la caméra confirme le nombre d'individus. Le dé clic se produisit enfin, et ils passèrent de l'autre côté de la ligne hachurée en jaune. Le portique coulissa, permettant aux trois personnes de pénétrer dans le sas. Quelques secondes après la fermeture, ils purent enfin gagner la salle de travail où se trouvaient déjà Samuel et les autres membres de l'équipe. Tout le monde salua tout le monde, même ceux qui avaient du mal à se supporter à cause de la divergence de points de vue justement au sujet de ce qui les réunissait : La machine.

La machine n'était pas très grande. Elle occupait un volume de 50 cm^3 , guère plus. La forme était légèrement allongée et oblongue sur la partie avant. Enfin, ce qui avait été considéré comme tel. Parce qu'en réalité, personne ne savait distinguer l'avant de l'arrière, ni même distinguer une partie latérale. En étant particulièrement attentif on remarquait une petite denture microscopique sur

chacun des rouages qui s'emboîtaient parfaitement sur une partie conique. Le cône présentait un vide qui le coupait en deux. Ainsi on pouvait apercevoir un faisceau de longues tiges métalliques parfaitement rectiligne sans la moindre aspérité. Si usinage il y avait eu, il était l'absolue perfection. Les surfaces étaient tellement lisses qu'il fallait être précautionneux pour tenir la machine, sinon elle échappait comme une savonnette. Ce qui arriva à plusieurs reprises. Mais contre toute attente, elle ne subit aucun dommage. En tous les cas pas de manière apparente. Le mécanisme interne persistait à garder un mouvement régulier que rien ne semblait perturber. La machine donnait une impression étrange. A la fois comme si elle était constituée d'une grande quantité d'éléments qui s'agençaient les uns aux autres et à la fois comme s'il s'agissait d'une structure monobloc. Tout avait été fait pour insérer un outil afin de tenter un démontage. Même partiel. Malgré de multiples essais, on ne pouvait insérer aucun outil dans les rouages. Une pointe même restait à une distance de quelques micromètres sans toucher vraiment la surface. Une seule chose permettait d'agir sur la machine, une vis qui émergeait sur le dessus. Enfin, si l'on considérait que la partie inférieure qui reposait sur le socle l'était bien pour une autre raison que le simple fait de reposer sur le socle.

Lors des grands affrontements qui secouaient le labo, Samuel restait silencieux, comme à son habitude. Magali, de son côté, allait des uns aux autres, tentant de faire émerger un consensus improbable. Un gars du *groupe Lurçat* avait pris la parole.

- C'est trop tôt, nous manquons de résultats. Je ne vois pas comment on pourrait prendre un tel risque. Que disent les gars de l'accélérateur de particules ?

La question s'adressait à un de ses collègues, un petit bonhomme effacé dont on aurait pu oublier la présence. Il devint tout rouge, puis il bafouilla une réponse : ils n'en avaient pas terminé avec les analyses préalables. A ces mots, Michel qui bouillait dans son coin, bondit. Sadjo s'approcha pour tempérer préventivement la colère de son collègue.

- Mais c'est incroyable, ils ont les échantillons depuis une semaine. Est-ce qu'ils se rendent compte de ce qui se produit, ici, dans notre labo ! Il faut agir, on ne peut plus tergiverser comme ça indéfiniment. L'accroissement de la masse, merde !

Michel faisait référence à l'effondrement du premier support sur lequel on avait déposé la machine. Sadjo lui fit signe discrètement de baisser d'un ton. Comme toujours, Michel s'était emporté et avait haussé la voix au fur et à mesure de son argumentation.

- Tu m'emmerdes Sadjo ! Depuis le temps qu'on pèse le pour et le contre, on va finir par la perdre. La machine va disparaître en s'enfonçant dans le sol. Si elle est là, c'est pour une raison, pour qu'on agisse, qu'on fasse preuve d'intelligence et d'adaptation.

- Le volume sonore de ta voix ne fait pas la qualité de ta démonstration. Alors calme-toi, tout le monde connaît ton point de vue. Permetts-nous d'avoir un avis différent. Si elle est apparue avec une intention particulière, alors elle ne repartira pas comme ça.

- Ton point de vue, reprit Sadjo pour ne pas laisser Michel s'énerver tout seul, c'est d'attendre pour justifier le fait d'attendre. Excuse-moi, mais c'est un argument qui n'en est pas un.

Un des types resté silencieux jusqu'à présent prit la parole.

- Il me semble...

- Qui c'est celui-là ? demanda Michel à Magali.

- Il vient de la section *philosophie des sciences*, chut, écoute !

-... que le fait d'agir ou de ne pas agir revient au même. C'est parce que vous aurez posé un acte que l'action engendrera un enchaînement de causes et de conséquences qui seront leur propre justification. Ne rien faire aura pour effet de déterminer la suspension de l'action. Donc les causes

et les conséquences qui auraient dû en découler n'existeront pas et seront nulles et non avenues. Au final, la grande question est : quand la machine atteindra-t-elle une masse critique ? Et quelles perturbations cela induira-t-il ? Devrons-nous les redouter ? Et cetera, et cetera.

- Mais de quoi je me mêle ! rugit Michel. Sadjo et Magali lui firent signe de la boucler.

Tout le monde se crêpait le chignon, Même le pauvre type des relations avec l'accélérateur de particules fut pris à partie. Michel avait attrapé par la chemise un homme de l'autre groupe pendant que Sadjo s'époumonait à défendre le point de vue de son groupe. Samuel qui était resté calme jusque là, se mit à tambouriner sur la table pour ramener le calme. Cela eut un effet imprévu : sur la pile de feuillets. Ces derniers s'étalèrent sur le sol. Comme il s'agissait du compte-rendu de l'autre groupe, il se sentit mis en cause dans son travail. Michel s'en prit à Samuel. Les autres membres de son équipe firent corps pour s'interposer. Dans ce capharnaüm, personne ne prêtait attention à Magali. Elle avait quitté la salle de réunion pour gagner le labo. Elle s'approcha de la machine.

- Dans le sens trigonométrique ou bien anti-trigonométrique, prononça-t-elle, pour elle-même.

Tous s'arrêtèrent d'un coup. Par la baie vitrée ils découvraient Magali un tournevis à la main. Elle plaça l'outil dans l'encoche

- Anti-trigonométrique, souffla-t-elle tout en faisant tourner la vis de la machine.

La pluie se mit à tomber soudain. L'eau se fracassait sur les carreaux du labo, mais aucune des quatre personnes présentes ne s'en souciait. Sacha fut le premier à rompre le silence.

- Michel, lâche ton ordi et viens avec nous, c'est l'heure de la grand-messe.

- Merde ! J'ai encore un travail monstre à abattre, y a pas moyen d'échapper à la réunion, pour une fois ?

La machine à écrire

Lettre à Mina

Très chère Mina,

C'est bien la grosse clef qui ouvre la serrure de la vieille maison victorienne dans *Petre Ispirescu*. La demeure sent la poussière. De vieux draps recouvrent les meubles. Il faut actionner l'interrupteur pour avoir un peu de lumière à cause des volets fermés.

Je suis monté à l'étage. La plupart des pièces sont vides. Les déménageurs ont bien travaillé. Vue le prix qu'on les a payés, on peut dire qu'il n'y a là rien d'étonnant. Les deux étages supérieurs sont dans le même état, c'est-à-dire vidés totalement. Figure-toi, chère Mina, qu'en jetant un œil au plafond j'ai aperçu la trappe. Tu sais bien celle qui mène au grenier. Elle découpe un carré parfait. J'avais oublié ce grenier.

Il m'a fallu un peu de temps pour trouver comment descendre l'escalier pliant. Je me suis cogné à l'un des madriers, tu aurais bien ri de me voir, avançant, courbé, jusqu'à l'interrupteur électrique. Une lumière blafarde inondait la soupente. Etonnamment, le plancher n'était encombré que d'une vieille malle verte en fer. Tu imagines un peu ma surprise. Qui a bien pu s'occuper de vider le grenier ? Dans mes souvenirs adolescents, je m'y revois encore, montant avec notre cousine pour jouer à cache-cache. Rappelle-toi, ce lieu débordait d'objets hétéroclites entassés là au fils des ans.

Dans la malle j'ai trouvé une ancienne Remington Paragon, en bon état. Je me suis dit qu'on pourrait un tirer un bon prix. Elle pèse son poids. La sortir de la malle m'a demandé un effort considérable. Je me suis même demandé si elle n'était pas fixée au fond par de solides boulons. En bras de chemise, je dus batailler avec la machine à écrire, les jambes pliées, avançant comme je pouvais. La redescente fut périlleuse, plusieurs fois je manquai me rompre le cou.

Heureusement, une bonne bouteille de Brandy attendait depuis plusieurs années que je veuille bien m'occuper d'elle. Je me servis un grand verre. J'aurais bien ajouté quelques glaçons. La machine était posée devant moi, sur la table du salon. Je tapai sur les touches, elles étaient dures à la manœuvre. Je crois bien qu'il faudra un peu d'huile dans les mécanismes.

Je suis en train en ce moment même de taper la lettre, que je t'envoie. Comme tu peux le remarquer, ce n'est pas trop mal. De manière surprenant, une fois la feuille insérée dans le chariot, la machine est devenue beaucoup plus maniable.

Je termine rapidement en t'embrassant ma très chère Mina.

Lettre à Oldelaf

Mon bon Oldelaf,

Comme je suis heureuse d'avoir enfin de tes nouvelles depuis ton départ pour les Carpates. Tu me vois très contente de te savoir arrivée dans notre ancienne maison. Notre oncle serait fier de savoir que tu t'occupes du déménagement.

Je me souviens bien de nos escapades au grenier. Aussi de notre tendre cousine qui a dû supporter tes expériences. Je crois qu'elle n'en a pas gardé un trop mauvais souvenir.

Pour la machine à écrire, je croyais que notre oncle l'avait jetée après sa énième tentative à écrire un récit qui vaille la peine d'être lu. Je me souviens l'avoir entendu des nuits entières taper avec acharnement sur les touches. Notre pauvre Tante ne pouvait plus le supporter. D'ailleurs je pense que si elle a perdu la raison, les lubies de notre oncle n'y sont pas pour rien.

Je t'embrasse bien fort.

P.S. N'oublie pas de me faire connaître l'heure d'arrivée de ton train, j'attèlerai le cabriolet pour venir te chercher.

Journal de Oldelaf

Je suis allé à l'office du télégraphe pour commander un nouveau ruban pour la Remington. L'employé est antipathique à souhait et peu loquace. Un vieillard à peine poli. Cependant, j'ai une chance incroyable, l'homme avait un ruban à disposition. Il a accepté de me le vendre ainsi que du papier machine d'une très bonne qualité.

Plus tard

Si je racontais cela à Mina, elle trouverait cette histoire incroyable. Depuis que j'ai inséré le nouveau ruban et que j'utilise les nouvelles feuilles, la machine a gagné en fluidité. Je ne fais plus une seule faute de frappe. Il me semble que je dépose sur le papier, directement ce que j'ai à l'esprit.

Le lendemain matin

Je n'ai pas vu le temps passer, c'est l'aube qui m'a arrêté. Une chose m'étonne, je n'arrive à écrire qu'une fois le soleil glissé derrière les hauteurs des Beskides. Ce matin, à la première lumière j'ai été dans l'obligation de stopper. La machine grippe. Je suis désespéré.

Dans l'après-midi, il faudra que j'envoie mon brouillon à Mina. J'ai hâte de savoir ce qu'elle en pense.

Lettre au professeur Seward

Monsieur le professeur,

J'espère ne pas trop abuser de votre temps. Je pense que vous vous souvenez de moi. Je suis la Mina qui vous a aidé dans vos recherches en mythologie Serbo-Croate.

Voici l'objet de mon courrier. Peut-être m'inquiété-je pour peu, mais j'aimerais avoir votre avis au sujet de l'affaire suivante :

Mon frère est retourné chez notre très cher oncle pour régler ses dernières affaires. Il devait revenir la semaine dernière. Au lieu de cela j'ai reçu de sa part ce qu'il appelle les premières pages de son manuscrit. Il s'agit d'une suite de mots abscons dont le sens m'échappe totalement.

Je vous saurais gré de me donner votre avis quel qu'il soit.

Votre dévouée Mina

Journal de Oldelaf

Heureusement que je peux dormir la journée, sinon il me serait impossible d'avancer sur mon roman. J'ai fini les cinq cents premières pages. Heureusement que Yorgonov, le brave employé du télégraphe peut continuer à m'approvisionner en feuilles et en rubans. Au départ je le trouvais antipathique, il n'est pas si méchant homme qu'il en a l'air.

Le soleil se couche, il faut que je sorte la Remington de la malle. Ah oui, je me suis rendu compte que l'encre du ruban s'altère moins vite à l'abri de la lumière. J'ai hâte de poser mes doigts sur les touches rondes qui sont comme de petits palets nacrés. J'aime aussi voir défiler devant mes yeux la partie rougeoyante du ruban. Il a cette jolie couleur sang. J'ai d'ailleurs commencé à utiliser ce rouge carmin pour taper la suite de mon récit. Après tout, pourquoi cette tradition idiote du noir.

Le temps a filé à une vitesse incroyable. Je reviens de la salle de bain, en me voyant dans la glace, je me suis fait peur à moi-même. Mon teint est d'une pâleur à faire frémir les morts eux-mêmes. Je dois faire de l'anémie. Il faudrait aussi que je me restaure. Quand ai-je mangé quelque chose pour la dernière fois ? D'ailleurs quel jour sommes-nous ?

Réponse du professeur Seward

Ma très chère Mina,

Je me souviens parfaitement de vous et je garde en mémoire la grande qualité de votre travail. Pour en venir immédiatement à ce dont vous m'avez parlé, je ne voudrais pas vous alarmer, mais ce document est en effet très étrange. La répétition de certains mots et leur organisation ne font aucun doute sur le fait qu'il s'agit d'un langage. Certainement très ancien. Je suis pratiquement sûr qu'il s'agit là une transposition, dans notre alphabet, de sonorités écrites en caractères runiques. J'en

parle à mon ami, Van Helsing et vous tiens au courant.

P.S. Si je me souviens bien, vous habitez Londres, une maison victorienne dans Lord's Cricket Ground. Je ne serai pas très loin, si vous le permettez je passerai vous rendre une petite visite.

Journal de Oldelaf

Je suis épuisé, mais j'ai pratiquement terminé. Le rouge devient de plus en plus sombre. Mais j'aime particulièrement la teinte qu'il prend lorsque les lettres s'impriment sur le papier. Je n'ai pratiquement plus besoin de regarder ce que je fais. Mes doigts frappent les touches à une vitesse incroyable. Les sons produits par les caractères percutant le papier composent une petite musique hypnotique qui ensorcelle mon esprit. Comme cela est agréable. Je suis emporté dans une rêverie éveillée qui se traduit par un texte magnifique et les feuilles virevoltent. Je viens de terminer la quatrième ramette.

Il faudrait que j'aie le courage de sortir un peu, ne serait-ce que pour poster une partie de mon manuscrit pour Mina. Mais la lumière me devient insupportable, je dois m'enfermer dans le noir, même en pleine journée. Il faudra que je parle de mes yeux au docteur Paterson. Je lui toucherai également quelques mots de mon anémie, qui semble s'accroître de jour en jour.

La machine est là, elle m'attend. Je crois bien qu'elle me regarde. Son ruban est rempli de liquide d'un rouge absolu. La Remington me fascine de plus en plus. Lorsque mes doigts courent sur les touches, il y a quelque chose d'orgasme dans nos nuits de travail. Une dernière chose, lorsque je parle de Mina, la machine grippe et il est presque impossible de la faire fonctionner. Je la soupçonne d'être jalouse.

Journal de Mina

Je profite d'un peu de calme dans le train qui se rend à Erdély pour écrire. Le professeur Seward est resté tel que dans mon souvenir. Il a vieilli certes, mais il est toujours aussi alerte. Il est arrivé avec son ami Van Helsing, un bel homme fort agréable. Tous les trois nous nous rendons au plus vite auprès de mon frère Oldelaf. Monsieur Van Helsing est très inquiet. Dans les textes qu'il a déchiffrés, il est question de magie noire et d'ensorcellement. Il a peur que nous n'arrivions trop tard. Le dernier manuscrit est des plus inquiétants. Après analyse, il ne fait aucun doute que les lettres inscrites sur les centaines de feuillets envoyés dernièrement par mon frère sont imprimées avec du sang.

Lettre de Oldelaf

Ma pauvre Mina,

Ce sont mes dernières forces. Je les utilise pour te dire adieu. Cette maudite machine est encore en face de moi. Je vois à son rire moqueur, qu'elle n'a que faire de ma vie. Elle m'a vidé de toute substance. Pourtant j'essaie de garder un peu de lucidité. Je crois avoir compris quelque chose du fonctionnement machiavélique de cette machine diabolique. Ce n'est pas moi qu'elle veut, mais toi, ma pauvre sœur. Surtout ne viens pas. Si tout va bien tu recevras cette lettre lorsque j'aurai mis fin à mes jours et que j'aurais incendié cette demeure maléfique et la machine avec.

Je t'embrasse ma très chère sœur. Sache que tu es tout pour moi et que mon cœur est tien pour l'éternité.

Journal du professeur Seward

Quelle tristesse que la folie des hommes. Le pauvre frère de madame Mina a perdu l'esprit. Nous avons dû le faire interner. Enfermé dans le noir, il ne se nourrissait même plus. Heureusement la pauvre femme a réussi à trouver un peu de réconfort dans le travail. Elle s'est attelée à une tâche qui nous sera d'une grande utilité. Traduire les runes que son frère nous a laissées. Avec mon ami Van

Helsing, nous repartons par le train en direction de Paris afin de gagner Londres. Nous avons laissé notre Mina à Erdély. Par respect pour son frère, elle a décidé de poursuivre le travail en utilisant la Remington Paragon. Elle nous a demandé de passer récupérer son courrier chez elle et le lui faire suivre.

Vieux machin (ou à chacun sa fin...)

Mémé était installée à la table de la cuisine, celle en marbre, qui servait pour les pâtes fraîches. Elle aimait ce moment de tranquillité au retour du marché de la place de la Libération. Après, elle s'attaquerait au rangement des courses et puis dans l'élan, à la préparation du repas. Aujourd'hui, poisson, deux rougets, et une ratatouille façon vite fait. Assise devant son journal, elle étudiait les nouvelles de Malaussène et des environs. Histoire de voir si on'y parlait de connaissances. Là-haut, il restait encore le vieux Alouch et sa fille, la famille Silou et le gars qui tenait le bar restaurant. Mais, lui montait tous les matins de Carros où il vivait avec sa femme et leur petit dernier. Leur grande avait opté pour l'internat, plus pratique.

- Je descends !

Mémé leva le nez de son journal un instant, vit sortir Pépé par la porte-fenêtre toute en hauteur qui donnait dans la cour, sur l'arrière de leur maison. Ensuite, comme d'habitude, il disparut, et gagna la petite porte qui donnait sur la menuiserie en sous-sol. L'ancienne menuiserie. Depuis les années 90, elle ne produisait plus grand-chose, c'est au tournant des années 2000 que la famille Fanteil, père et fils, avait décidé de fermer pour s'installer dans l'arrière-pays, à Puget-Théniers. Pépé était monté régulièrement donner un coup de main. Le vieux pensait dispenser son savoir-faire, mais très vite, il était devenu encombrant. Tout comme le tour horizontal d'antan qu'on n'osait balancer à la ferraille.

Que pouvait-il bien fiche, des heures entières dans son atelier ? C'était la question que se posait mémé à chaque fois qu'il disparaissait ainsi. Soient deux fois par jour, une fois le matin et l'autre en fin d'après-midi, après la sacro-sainte sieste. Été comme hiver. La seule différence, la durée, plus longue en période estivale.

Un jour, il y a déjà plus d'une année, elle avait tenté une incursion dans l'antre de pépé. Elle savait que le lieu lui était interdit, pas formellement, mais de manière tacite. Aussi, elle n'y mettait plus les pieds. Lors de l'inauguration, en 1950, habillée comme une princesse, elle avait eu le droit de venir, comme faire-valoir. Depuis, fini. A part cette tentative malheureuse de l'année précédente.

Elle avait bien préparé son coup, un colis attendu de longue date venait d'être livré par Tom le facteur. Un Ricard plus tard, et après avoir abrégé la discussion et poussé gentiment l'encombrant facteur dehors, elle était descendue, le précieux colis en avant. A peine arrivée dans les escaliers, pépé s'était précipité vers elle.

- Qu'est-ce que tu fais là !

- Je viens pour le colis...

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'elle était déjà remontée, propulsée dans le dos par pépé qui s'était emparé du colis. « Mais... » v'lan, la porte avait claqué derrière elle et depuis, pépé avait ajouté un verrou et mis une pancarte, « Do not disturb ». Pancarte qu'il avait volée au temps où ils partaient en vacances une fois l'an à l'hôtel des Cariatides près de Toulon. Sur le coup, elle était restée comme deux ronds de flanc sans savoir ni quoi dire et ni quoi faire. Et depuis, rien n'avait changé.

La pendule au-dessus de la porte de la cuisine indiquait onze heures passées du quart, mémé se leva de sa chaise, sortit le faitout de sous l'évier, elle le posa sur la paillasse. A droite, se trouvait un placard tout en hauteur avec une porte tout aussi haute sur laquelle était accroché un nombre impressionnant d'ustensiles en tous genres. Mais ce qu'elle cherchait ne se trouvait pas là. Ni ailleurs. « Où est ce maudit presse-purée électrique ? ». Impossible de mettre la main dessus. Pas plus derrière l'empilement de casseroles. Le presse-purée à main, oui, mais l'électrique non. Pépé revint par la porte-fenêtre.

- Tu as déjà fini ?

- Non, j'ai besoin d'un taille-crayon...

- Est-ce que tu sais où se trouve le presse-purée électrique ?

- On ne l'a plus, il était cassé tu l'as jeté à la poubelle des déchets.

Pépé disparût aussi vite qu'il était apparu, laissant mémé dubitative. « Mais je m'en suis servie hier pour la compote ! » dit-elle tout haut, mais pour elle-même vu qu'elle était seule dans sa cuisine. «

Ou alors je perds la tête ! » Elle voulut en avoir le cœur net, ouvrit le frigo et trouva sur la première étagère les pots de compote. Elle fût rassurée le temps d'en sortir un et de découvrir sur l'étiquette « Pommes Verger décembre 1970 » à peine lisible. La discussion avec la voisine, madame Favelli, lui revint à l'esprit. La maladie. Mémé cherchait le nom, impossible de se souvenir. « Ellessemeurt, c'est ça ! » s'écria-t-elle en se tapant la main sur le front.

- Alzheimer !

- T'es encore là toi ?

- Je viens chercher le taille-crayon...

- Mais...

- L'autre marche pas !

« Ouf ! » laissa échapper mémé. L'espace d'un instant elle avait perdu pied dans un monde déconcertant où tous les événements se télescopaient. Elle se dit qu'elle allait prendre un rendez-vous à l'hôpital Lanval avec le docteur machin. Sa voisine lui fournirait le nom et l'adresse. La décision était irrévocable et le devint encore plus lorsqu'elle réalisa qu'elle avait oublié de prendre le pain et le rôti en faisant les commissions. « Ou alors c'est la femme de ménage... ou encore le petit commis, c'est un filou celui-là. Le fils des Fratilli, un vaurien, voilà tout ! » maugréa-t-elle tout en essayant d'écraser les patates avec le presse-purée à main. A cet instant elle réalisa qu'il ne suffisait pas de les éplucher, encore fallait-il les avoir fait cuire. Dépitée et angoissée, elle remplit d'eau le faitout à moitié, y plongea les pommes de terre coupées en morceaux et tourna le gaz au plus fort. Elle tendit la main vers l'allumeur qui remplaçait avantageusement les allumettes. Finalement les allumettes firent l'affaire, l'appareil avait visiblement décidé lui aussi de prendre la poudre d'escampette.

Le temps avait passé, pépé était mort. Plus personne ne venait troubler le silence de la maison. Le journal a été posé sur la table, il est toujours fermé. Le nez en l'air mémé rêvassait. Les légumes et les fruits étaient restés entassés dans le panier en osier. Le caddie stationnait dans l'entrée avec la viande et le poisson parmi les produits nettoyants. Il y avait aussi un litron de rouge et une bouteille de Pastis. Pour... personne, mémé avait fait les choses machinalement et quand elle avait découvert ce qu'il y avait dans son caddie, une larme avait coulé et depuis elle était assise devant la table en marbre, celle des pâtes fraîches. Mais qui mangera ses pâtes, ou ses gnocchis à la romaine, ou les raviolis niçois ?

Au-dessus du radiateur traînait le courrier en instance. Machinalement, sans y réfléchir plus que ça, peut-être pour s'occuper, elle a pris les enveloppes et elle a commencé à les décacheter. La première, concernait les restos du cœur, fallait donner. Elle ne l'avait pas fait depuis longtemps, elle se dit qu'elle y pensera. Ensuite la facture EDF GDF. Normalement ils avaient choisi le prélèvement automatique afin d'être tranquilles, alors une relance, ça n'avait pas de sens. Intriguée, elle a déposé le courrier et s'intéresse à la suite. Une lettre de la banque. Après avoir tourné et retourné l'enveloppe, elle s'est décidée à l'ouvrir. « Bilan Annuel » D'habitude c'était pépé qui s'occupait de ces histoires-là. Mémé sait qu'ils ont opté pour un compte joint et qu'ils ont placé quelques économies sur le livret. « Nom d'une pipe » s'écria-t-elle. Mémé venait de découvrir que sur le livret il y avait zéro euro et que le solde était en négatif. « Dix mille ! » répétait-elle, une fois levée. Elle arpentait la cuisine. « Il avait une poule ! » fut sa première conclusion. Mais en lisant les détails, la poule était multiple et portait des noms d'entreprises. « Univox Mécanique » ; « Cinotis et frères » ; « Ubico ressorts » etc. A chaque fois avec de coquettes sommes. Une autre chose a attiré son attention, le nom de la rubrique des dépenses : « Atelier menuiserie ». « Mais il ne fabriquait plus rien ! C'est un comble » continua-t-elle tout en circulant de pièces en pièces les feuilles de compte à la main. Instantanément elle se figea. « Il foutait quoi dans son fourbi ? » Elle n'avait plus qu'une idée en tête : la clef. Elle s'était élancée en direction de la petite armoire en bois dans laquelle tous les trousseaux étaient rangés soigneusement. Pas la moindre trace de la clef recherchée. « Où l'a-t-il cachée ! » Mémé avait quitté l'entrée pour aller dans la chambre. Elle fouillait les tiroirs les uns après les autres, en jetait le contenu à terre. Ca faisait un petit tas au milieu de la pièce. La porte-fenêtre de la cuisine était grande ouverte. La voisine du dessus en train

d'arroser, se penchait pour interpeler mémé.

- Bonjour madame Fanteil, alors on jardine ? Elle observait mémé qui fouillait derrière l'appentis. Lorsqu'elle réapparut, ce n'était pas avec un outil de jardinage mais avec la hachette pour fendre le bois. Inquiète, la voisine questionna mémé « Vous allez faire quoi avec ce truc ? » Elle n'eut aucune réponse parce que mémé était déjà dans l'escalier qui menait à l'atelier de menuiserie. Bien en appui sur les pieds, elle frappait à grands coups de « han ! ». La porte n'avait plus qu'à bien se tenir. Malgré ses soixante-quinze ans, mémé avait encore de la ressource. Il fallait qu'elle sache et rien ne l'arrêterait, pas même la voisine du dessus avec son regard inquiet. Il ne lui fallut pas plus de dix minutes pour venir à bout de la serrure qui céda soudainement. La porte s'ouvrit d'un coup. Heureusement, mémé eut le réflexe de s'agripper à la rambarde, sinon emportée par l'élan elle aurait fini à plat ventre en bas des marches.

- Ça va bien madame Fanteil ? C'était le mari de la voisine qui avait fini par accéder à la demande de sa femme « Va jeter un œil, y a quelque chose qui cloche ! » A la deuxième fois, elle avait éteint la télé et fermé la petite porte interdisant ainsi l'accès aux boutons. Puis glissé la clef dans son corsage. Finalement, voyant que la guerre ne valait pas la peine d'être menée, lui s'était décidé à descendre. Tant pis pour « Les Feux de l'amour ».

- Oui ça va ! Fichez-moi la paix !

Douché par cet accueil, le voisin, remonta chez lui, envoya promener sa femme et retourna dans son fauteuil voir la fin de son feuilleton. Pendant ce temps-là, mémé avait enfin trouvé l'interrupteur et lorsqu'elle alluma la lumière grande fut sa stupéfaction en découvrant une drôle de machine. Celle-ci occupait le centre de l'atelier et tout autour, sur les différents établis un fatras de bric et de broc. Elle s'en approcha « Mon presse-purée ! Le moulin à café ! Le robot mixeur ! Quand je pense que je croyais avoir la maladie d'Ellessemeurt ! » Consternée, Mémé contemplait le désastre. Tous ses appareils étaient éventrés. Elle se tourna vers la machine « Mais à quoi peut bien servir ce bidule mécanique ? » En en faisant le tour, elle reconnaissait certains des éléments ôtés des appareils disparus. Là une série d'engrenages, ici un moteur, un peu plus loin, relié par courroie le bras articulé du robot mixeur. En se penchant, elle découvrit un bouton poussoir rouge, placé sous la longue planche qui servait de support. Un instant elle hésita. Observa ce gros champignon qui aurait poussé à l'envers. Un rire nerveux la prit, elle enfonça le bouton. Au départ, il ne se passa rien, elle en fut presque rassurée. Elle allait quitter l'atelier en bougonnant sur son bon-à-rien de bonhomme, lorsqu'elle entendit un cliquetis métallique. Elle stoppa sa progression, nouveau cliquetis, plus intense, elle se retourna, la machine se mit en branle. Les rouages s'engrenèrent les uns les autres, la courroie entraîna la roue dentée qui elle-même actionna la bielle. Mémé s'attendit à ce que le bruit s'amplifie de plus en plus, ce ne fut pas le cas. Plutôt un petit ronron régulier. Elle s'approcha, étudia tous ces mécanismes. Au bout d'un moment assez long, une interrogation vint à son esprit : « Ça produit quoi ? » Rien. Elle fit à nouveau le tour de la machine pour essayer de découvrir un endroit dédié à un approvisionnement. Une entrée ou une sortie, une gueule un ventre ou un orifice. Pas plus l'un que l'autre. Elle ouvrit toutes les armoires pour en avoir le cœur net. Non. Pas l'ombre d'un produit à déverser dans la machine. Et puis, de toute façon où introduire ce produit hypothétique ? En voyant un grand sac de sport sur une des étagères, elle décida de l'utiliser pour jeter toutes les carcasses électroménagères. L'ensemble de la machinerie s'arrêta petit à petit. Le silence retomba, presque gênant. Et alors ? Rien ! Zéro ! Une conclusion s'imposait : « Pépé avait pété un câble ! »

Mémé quitta l'atelier avec son sac de sport. Dans la cour la voisine était toujours à son balcon à s'occuper de ses plantations.

- Tout va bien madame Fanteil ?

- On peut dire ça, répondit mémé en refermant le couvercle de la poubelle où elle venait de jeter le sac de sport.

Elle rentra dans cuisine, là elle réalisa qu'elle n'avait rien mangé, ni même rangé ses commissions. Elle sortit les bettes du panier en osier, alla chercher le poisson et se prépara le repas, à presque 4 heures de l'après-midi. Ce qui fit dire à la voisine : « Mémé a perdu la raison... T'entends un peu ce que je te dis ! » Son mari leva le nez de sa télé : Mariah allait se retrouver à la rue cependant que

Sharon était sur le point d'aller vivre avec Kevin.

- Hein ?

- Je te disais que mémé est en train de devenir fada.

- Ah, conclut son mari avec son indifférence habituelle, très impatient d'aller rejoindre Sharon.

Mémé faisait les poussières, comme chaque matin, depuis qu'elle avait renvoyé la femme de ménage pour raison financière. Ce que cette dernière avait très mal digéré. Dix ans de bons et loyaux services et jetée comme une malpropre ! Mémé pouvait-elle lui dire que pépé avait dilapidé tout leur argent pour fabriquer un truc inutile qui encombrait l'ancien atelier de menuiserie. Mémé attaquait le dessus de l'armoire de la chambre à grands coups de torchon, la poussière n'avait qu'à bien se tenir. Epousseter nécessitait une persévérance sans faille et malgré son âge, mémé n'abdiquait pas facilement. Le bruit de la sonnette la détourna de son activité. « Qui cela peut-il bien être ? » se dit la vieille dame tout en jetant un œil au réveil. « 9 heures, peut-être le concierge, mais pour quelle raison ? » Elle envoya son chiffon sur l'épaule et entreprit la désescalade de son escabeau. Au deuxième coup de sonnette impatient elle comprit qu'il ne n'agissait pas de lui. Car, toujours pressé de faire sa tournée dans les étages, le concierge sonne une fois ; sans réponse, il fonce à la porte suivante. Ainsi l'obligé devra se rendre à la loge aux heures ouvrables. Et sur ce point, l'homme est intraitable, beaucoup moins qu'avec la saleté qui s'accumule dans les coins, d'ailleurs. De qui pouvait-il bien s'agir ? Mémé ôta son tablier, on ne recevait pas en tenue de ménage un visiteur inconnu. Elle se rajusta, au passage jeta un œil dans la grande glace de l'armoire histoire de vérifier qu'elle était présentable. Ses cheveux blancs étaient en bataille, elle les rectifia d'un geste de la main.

Un peu plus et elle tombait à la renverse. En face d'elle pépé, quarante ans de moins.

- Bonjour, je suis Stéphano, le fils de Louis Fanteil.

Cette fois, il lui fallut se rattraper à la poignée pour ne pas perdre l'équilibre : pépé, ce cochon de bonhomme, frayait donc à droite et à gauche !

- C'est quoi cette histoire, réussit à bredouiller mémé.

Le jeune pépé lui mit une photo sous le nez. Une belle pin-up, la poitrine avenante, un sourire enjôleur, la robe légère avec un nounours dans les bras genre photo de fête foraine au tir à la carabine.

- Hé ben mon salaud !

- Désolé, c'est la seule photo que j'aie de ma mère.

Mémé se trouva confuse d'avoir parlé ainsi. Mais ça avait été plus fort qu'elle. Pépé lui avait fait un même dans le dos.

- Qu'est-ce que vous amène ? Parce que si c'est pour faire la bise à votre géniteur, c'est un peu tard, il est six pieds sous terre.

A peine eut-elle prononcé cette phrase malheureuse qu'elle s'en mordit les lèvres. En guise de réponse Stéphano lui tendit un document. Elle s'en saisit, le parcourut rapidement. Les mots « succession et héritier » lui sautèrent aux yeux. Une nouvelle fois, la poignée de la porte lui fut d'un grand secours.

- Vous manquez pas d'air, pépé à peine enterré vous radinez pour l'héritage. Vous tombez mal, votre père, en plus d'engrosser la première venue, a dilapidé tout son argent pour fabriquer un bidule qui sert à rien.

- Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, d'ailleurs j'avais prévu de vous proposer une compensation financière en échange.

Mémé observa le jeune homme en se demandant de quoi il pouvait bien parler.

- En échange de quoi ?

- Mais de la machine.

Mémé reporta son attention sur le document. En effet l'héritage mentionnait exclusivement la machine.

- Cinquante mille, ça fera l'affaire ?

- Anciens ou nouveau francs ? répondit-elle machinalement.

- Non, Euros.

Encore une fois, la poignée lui fut d'un grand secours.

- Mais elle produit rien du tout cette foutue mécanique.

- Je sais bien.

- Mais alors...

- Est-ce que je peux la voir ?

Mémé l'accompagna jusqu'à l'entrée de l'escalier qui menait à l'atelier.

- Tiens, on a fracturé la porte, certainement des vandales !

Mémé se garda bien de dire quoi que ce soit.

-Vous avez fait du rangement aussi !

Mémé biaisa.

- Je vous montre comment ça fonctionne ?

- Ce n'est pas la peine, il suffit d'appuyer sur le gros bouton rouge qui est sous le socle.

Mémé dévisagea l'asticot qui lui faisait face et se fit plusieurs réflexions. La première c'était que ce petit gars était bien perspicace, la deuxième, qu'il ressemblait beaucoup à son cochon de père, ensuite d'où connaissait-il le bouton rouge, et pour finir comment savait-il qu'elle avait balancé les appareils démontés aux ordures.

Il fallut à peine une semaine pour gérer l'enlèvement et le transport de la machine.

Le lendemain, glissée sous sa porte, une carte de visite de Stéphano informait que, comme convenu, les cinquante mille euros avaient été virées sur le son compte de mémé.

Le ménage avait été fait, les œufs avec les tomates cuisaient à petit feu, le verre de rosé attendait d'être bu et le papier gras dans le sac plastique contenait une part de socca. Pour une fois, mémé s'était laissée aller. Deux euros cinquante la part, elle trouvait toujours que c'était du vol. De l'eau mélangée à l'huile d'olive, préparation à laquelle on avait ajouté de la farine de pois chiches, à ce prix là, elle pouvait en faire pour tout l'immeuble. Manquait juste le four à pain. Le jeu à la radio venait de commencer, mais mémé ne l'écoutait pas. Elle était ailleurs. Les œufs maintenant fristouillaient, il aurait fallu baisser la flamme au plus faible. La socca commençait à refroidir et tiède, elle perdait de sa saveur. Rien à faire, mémé n'y était pas. Elle essayait de se souvenir de la machine. Mais les images restaient floues. La veille, elle était descendue à l'atelier. Elle avait eu dans l'idée de voir ce qu'elle pourrait bien faire du lieu. Une heure, elle était restée assise une heure entière sur la chaise en osier, la chaise de pépé. Ce fut l'arrivée de la voisine qui la tira de sa rêverie.

- Vous allez bien madame Fanteil ?

Mais oui, ça allait bien, à merveille. Un seul problème, elle regrettait d'avoir laissé partir cette satanée machine. Même pour cinquante mille, ça ne compensait pas. Et puis continuellement elle se demandait à quoi ça pouvait bien servir. Car enfin, pépé n'avait pas fait ça uniquement dans le but de faire machiner la machine ? Si c'était le cas, pourquoi ce même avait-il voulu s'encombrer d'un tel monument d'inutilité ?

La socca était froide et les œufs avaient cramé, voilà pourquoi mémé avait levé le nez. Mais elle n'avait pas bougé pour autant. Du repas et du reste, elle n'avait que faire, elle avait fermé les yeux pour se rappeler. Se rappeler le visage du jeune homme. Elle n'avait fait aucun effort, juste baissé lentement les paupières, et elle revit le visage de l'homme. De son homme, de pépé. Voilà ! Voilà pourquoi elle n'avait aucune difficulté à se remémorer la tête du jeune visiteur, il ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau, mieux, c'était son sosie.

Elle avait besoin d'en avoir le cœur net. Elle coupa le gaz, jeta la socca directement dans la poubelle, s'envoya le verre de vin, puis elle fila dans les toilettes. La valise était sur l'étagère au-dessus de la porte. Il fallait l'escabeau, qu'à cela ne tienne. La voilà tout en haut. A bout de bras, elle tira sur la poignée, puis fit glisser tout doucement. La valise tomba lourdement sur le sol. Mémé redescendit. La valise était cabossée, qu'importait. Pour y fourrer quelques affaires, ça irait bien.

Sur la tablette dans l'entrée, au-dessus du radiateur, la carte de visite attendait dans le cendrier. Elle la prit, claqua la porte, ferma à double tour.

En tram, elle rejoignit la gare centrale. Avec les nouvelles machines à distribuer les billets elle ne

savait pas y faire, elle s'adressa au guichet, un guichet où il n'y avait pas de voyageurs. Aux autres des files d'attente à n'en plus finir. Derrière la vitre, un chef de gare l'attendait. Képi sur la tête, sifflet autour du cou, il lui sourit :

- Voici votre ticket mémé.

Mémé s'en empara, vérifia la destination.

- Destination Bahia par le vol de nuit, on tire un trait, on ferme la valise.

Mémé dévisagea ce drôle de bonhomme avec sa drôle de moustache et sa tenue étonnante. Elle ne pensait pas qu'on les faisait encore à la SNCF. Elle sortit son gros porte-monnaie en cuir pour régler le billet.

Première fin

- Non, non, mémé, tout est compris, c'est un voyage aller simple, offert pour vos bons et loyaux services. Passez par le portillon, là.

Mémé n'avait pas remarqué ce passage, juste sur le côté du guichet.

- Suivez-moi, mémé, le train vous attend, passez par là, posez votre valise sur la balance. Cinq kilos tout rond.

Le chef de gare appela le groom en habit rouge. Le groom saisit la valise. Mémé le suivit jusqu'à son compartiment, le 17. Il déposa délicatement la petite valise dans le filet à bagages. Mémé ouvrit son gros porte-monnaie en cuir. Sortit les cinquante mille francs, anciens. Le groom encaissa son pourboire. Mémé s'installa confortablement. Coup de sifflet à roulette, deuxième coup de sifflet et le train s'ébranla.

Mémé ferma les yeux

Le groom s'approcha d'elle, se pencha sur son front, déposa un baiser sur ses boucles blondes.

- Repose-toi bien ma chérie.

La jeune femme s'endormit.

Deuxième fin

- Combien je vous dois ?

- Vous savez-bien mémé, cinquante mille francs, anciens !

Mémé sortit la liasse, la déposa sur le guichet.

- Le compte y est. Passez par le portillon, là.

Mémé n'avait pas remarqué ce passage, juste sur le côté du guichet.

- Suivez-moi, mémé, le train vous attend. Posez votre valise sur la balance. Cinq kilos tout rond.

Le chef de gare appela le groom en habit rouge. Le groom saisit la valise. Mémé le suivit jusqu'à son compartiment, le 17. Il déposa délicatement la petite valise dans le filet à bagages. Mémé s'installa confortablement. Ferma les yeux. Coup de sifflet à roulette, deuxième coup de sifflet et le train s'ébranla.

Pépé dans son costume vermillon s'approcha de la jeune femme assoupie, se pencha sur son front, y déposa un baiser entre deux boucles blondes.

- Repose-toi bien ma chérie.

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT

on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>

on encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr